La clé s'enfonce mal dans la serrure, il est possible que de la poussière se soit accumulée dans le cylindre, ou pire : qu'une bestiole s'y soit installée, pondant ses œufs à l'intérieur du mécanisme ; il est plus que probable aussi que la rouille ait attaqué le métal ; cela fait plus d'un an qu'elle n'a pas été ouverte, cette porte, la pluie, le gel et le soleil ont probablement grippé le mécanisme. Je demande à maman si elle veut que j'essaie, elle fait claquer sa langue en réponse et je comprends qu'il vaut mieux ne pas insister. J'ai une pensée en tête, et cette pensée je la garde pour moi, inutile d'aggraver son énervement : si la clé casse maintenant nous n'aurons nulle part où aller. J'attends, les bras encombrés des sacs de provisions, en silence. Nono est parti courir, il profite de ses sept ans pour ne pas porter les bagages, pour ne pas aider, pour faire le débile aussi souvent que possible. Il faut dire que la route a été difficile : beaucoup de voitures, des embouteillages, la queue interminable à la station-service, les gens remplissaient des bouteilles vide d'essence par peur de manquer. Une ambiance de fin du monde : sans parler de l'humeur de notre mère dont je comprends parfaitement le chagrin. Cinq heures de route sans mettre la radio pour ne pas écouter les flashs d'infos catastrophiques et en évitant tout sujet de conversation pouvant raviver le chagrin, c'est long.

Maman donne un coup de pied dans la lourde porte en bois, elle renonce à triturer la serrure. Un instant, elle demeure parfaitement immobile, j'écoute son souffle, elle respire lentement, c'est son truc à elle quand elle est trop énervée, un truc de yoga : inspirer, expirer et se calmer avant de reprendre ce qu'elle est en train de faire. Alentour, les oiseaux chantent à cœur joie, pas un souffle de vent n'agite les branches du grand chêne situé en face de la maison, de très rares nuages voilent le bleu du ciel, je n'entends aucun autre bruit : pas un moteur, pas un ronron, nulle trace d'activités humaines, pas même les cris de Nono parti trop loin. Je prie mentalement pour qu'il ne soit pas en train de faire une bêtise. Lentement, maman réessaie de faire tourner la clé dans la serrure. À ses pieds, entre les marches du perron, de l'herbe vert émeraude pousse dans la moindre fissure, obstination de la vie à partout se répandre. L'herbe profite du moindre interstice pour croître. Il lui suffit de quelques millimètres d'espace, de soleil, d'eau et elle s'en fout, l'herbe, d'être engoncée, confinée, serrée, elle vit sa vie d'herbe, elle ne s'inquiète pas pour sa famille, pour ses amis, pour le monde entier, elle ne sait rien, elle est juste un brin de vie qui ne réfléchit à rien. J'ai regardé un reportage sur le cosmos : plus la science progresse, plus il semble que les chances de trouver de la vie sur d'autres planètes s'amenuisent ; la vie est la chose sans doute la plus rare de l'Univers ; ce brin d'herbe idiot qui n'a aucune pensée est pourtant un miracle.

Un petit clic se produit, ma mère lâche un soupir de soulagement. La poignée tourne. Lentement, maman pousse la porte qui résiste et frotte au sol, le bruit ressemble à un grognement sourd, l'avertissement d'un animal sauvage au moment où il se

ramasse sur lui pour bondir. J'ai trop d'imagination, on me le répète souvent. D'un coup la porte cède et va se fracasser contre le mur, maman étouffe un *Merde ! e*ntre ses dents, une chose tombe et se brise dans l'entrée. Mais, peu importe, nous sommes arrivés, nous allons pouvoir vider la voiture, ouvrir toutes les fenêtres pour aérer, chercher le compteur d'eau, celui de l'électricité, vérifier s'il reste du gaz dans la bouteille, procéder avec méthode – nous avons listé chaque étape dans la voiture pour passer le temps. Et ensuite nous pourrons nous installer pour une période indéfinie.

Une seconde, maman hésite avant d'entrer, la porte ouvre sur un pan de noirceur absolue. Il a beau faire un temps magnifique, je sens la chair de poule piquer mes avant-bras, une forte odeur de moisi s'échappe de l'entrée, un souffle glacial frappe ma peau. Lentement, maman s'avance, je respire un bon coup et je fais un pas. Du verre crisse sous les pieds de maman, l'obscurité est si épaisse que j'ai peur de la heurter, je refais un pas pourtant, droit vers une chose silencieuse et poussiéreuse, une chose lourde, imprécise, poisseuse et chancie, qui épaissit le souffle, comprime les poumons, ralentit les mouvements, nidifie sous le plexus et appuie, appuie, appuie si fort que je me surprends à suffoquer. Maman est à deux mètres de moi, adossée contre le mur du couloir. Je reprends ma respiration. Dans mon dos : la lumière du jardin, immense, éclatante, solaire. En face de moi : l'opacité du hall d'entrée, si dense que mes yeux ne parviennent toujours pas à la transpercer. J'ai froid, je m'immobilise, littéralement stoppée par peur de heurter la noirceur tendue devant moi, comme si un obstacle invisible était dressé, là, en embuscade, prêt à me casser le nez ou à me faire trébucher. Le vide

du grand hall s'emplit de menaces confuses. Un instant, un très court instant, les ombres semblent bouger. Il s'est écoulé plus d'une année sans que les volets n'aient été ouverts, sans que l'air n'ait été renouvelé. Un peu plus d'un an, en vérité, sans que la maison n'ait été dérangée par une visite. L'obscurité puante et froide du couloir me fait penser à de la graisse figée dans le fond d'une poêle, ou plutôt de la suie noire accumulée dans le conduit d'une cheminée.

Maman se décolle du mur, je lui demande si tout va bien, elle répond un petit *oui* du bout des lèvres. Je reconnais à peine sa voix, puis elle se reprend, je devine qu'elle se tourne vers moi, elle articule un nouveau *oui*, plus fort, plus vif, de sa voix habituelle. *Ça pue*, elle ajoute, *la maison sent le renfermé*. Et, à tâtons, elle disparaît vers le bout du couloir. J'ai les mains encombrées par les sacs de courses, je ne peux pas utiliser la lampe de mon téléphone, je la suis avec prudence, et la chose en verre qui a chuté lorsque la porte a claqué crisse maintenant sous mes pieds, je distingue le dos de maman, elle pousse une autre porte, une pénombre cendreuse coule vers moi, les volets ferment mal, le soleil en traverse les lames disjointes, c'est la cuisine. Je dépose mes sacs sur une table recouverte d'une toile cirée collante au toucher. Nous y sommes. Le visage de maman est un mur. Nous n'avons pas beaucoup de certitude en dehors de celle-ci : nous sommes arrivés. Nous ne savons pas combien de temps nous serons coincés ici, nous ne savons pas quand nous pourrons revoir papa, nous ne savons pas à quoi ressembleront les prochaines semaines. Mais, au moins, nous aurons un toit au-dessus de notre tête. Pour nous protéger, je pense, je ne sais pas encore combien je me trompe.

Jo, me demande maman, *va chercher ton frère, je n'aime pas le savoir seul, il y a de vieux trucs dangereux dans le jardin, dis-lui de venir nous aider à décharger la voiture*.

Je ne me fais pas prier pour quitter cette pénombre croupie et glaciale, je retourne dans le couloir ; au moment de sortir, je ramasse ce qui est tombé quand nous sommes entrés, un cadre contenant une photo où deux visages me regardent avec sévérité. Le verre a explosé au sol. En prenant garde à ne pas me couper, je sors avec le cadre au grand jour. Je n'ai jamais vu le couple qui pose sur cette photo, ils n'ont pas fait semblant de sourire lorsque le cliché a été pris. La femme ressemble vraiment à maman, elle a la même forme de visage, les mêmes cheveux frisottants ; aucun doute à avoir sur l'identité de ces gens, ce sont les grands-parents que je n'ai jamais connus. Je n'ai pas le temps de les examiner, il faut que je retrouve mon crétin de frère. La première chose que nous aurons faite en entrant dans la maison, ç'aura été de leur démolir le portrait, je pense, et je ne peux m'empêcher de sourire à cette idée. Je pose la photo sur le perron, à côté des fissures où pousse l'herbe folle. Je dois trouver Nono avant que maman ne s'inquiète. Tant qu'à faire, j'installe mes grands-parents la tête en bas, ils auront une raison supplémentaire de tirer la gueule qu'ils tirent. Trop heureuse, je m'éloigne de la maison pour explorer son immense jardin sauvage.